



COLLEGIUM
BEATUS
RHENANUS

Le « sel » antique : Epigramme, satire, théâtre et polémique / Das „Salz“ der Antike: Epigramm, Satire, Theater, Polemik

Leur réception chez les humanistes dans les
sources imprimées et manuscrites du Rhin su-
périeur / Ihre Rezeption bei den Humanisten:
Drucke und Handschriften am Oberrhein

édité par / herausgegeben von
Marie-Laure Freyburger-Galland,
Henriette Harich-Schwarzbauer

Altertumswissenschaften

Collegium Beatus Rhenanus – 6

Franz Steiner Verlag



Le « sel » antique : Epigramme, satire, théâtre et polémique /
Das „Salz“ der Antike: Epigramm, Satire, Theater, Polemik
édité par / herausgegeben von
Marie-Laure Freyburger-Galland, Henriette Harich-Schwarzbauer

COLLEGIUM BEATUS RHENANUS

Schriften des Oberrheinischen Forschungsverbundes Antike
der Universitäten Basel, Freiburg im Breisgau, Mülhausen, Straßburg /
Cahiers du Groupement de recherche du Rhin supérieur sur l'Antiquité
des Universités de Bâle, Fribourg-en-Brisgau, Mulhouse, Strasbourg

herausgegeben von / édités par
Marianne Coudry, Jean-Michel David, Gérard Freyburger,
Marie-Laure Freyburger-Galland, Hans-Joachim Gehrke,
Ralf von den Hoff, Michel Humm, Anne Jacquemin,
Jean-Yves Marc, Doris Meyer, John Scheid, Thomas Späth,
Jürgen von Ungern-Sternberg, Eckhard Wirbelauer

Schriftleitung / coordination
Doris Meyer, Eckhard Wirbelauer

BAND / VOLUME

6

Die deutsch-französisch-schweizerische Schriftenreihe CBR veröffentlicht die Arbeiten der wissenschaftlichen Projekte des *Collegium Beatus Rhenanus*, Arbeiten von Altertumswissenschaftlern der vier CBR-Partneruniversitäten Basel, Freiburg im Breisgau, Mülhausen und Straßburg sowie andere wissenschaftliche Arbeiten von grenzüberschreitendem Charakter. Die Schriftenreihe CBR wird unterstützt von der UMR 7044 *Archéologie et histoire ancienne : Méditerranée – Europe (ArcHiMedE)*.

La collection CBR, à la fois allemande, française et suisse, a pour vocation de diffuser des productions scientifiques issues de programmes de recherche conduits par le *Collegium Beatus Rhenanus*, ou des travaux individuels d'antiquistes des quatre universités partenaires du CBR Bâle, Fribourg-en-Brisgau, Mulhouse et Strasbourg, ainsi que d'autres travaux ayant un intérêt scientifique transfrontalier. La collection CBR est soutenue par l'UMR 7044 *Archéologie et histoire ancienne : Méditerranée – Europe (ArcHiMedE)*.

**Le « sel » antique : Epigramme,
satire, théâtre et polémique /
Das „Salz“ der Antike: Epigramm,
Satire, Theater, Polemik**

Leur réception chez les humanistes dans les sources
imprimées et manuscrites du Rhin supérieur /
Ihre Rezeption bei den Humanisten: Drucke und
Handschriften am Oberrhein

édité par / herausgegeben von
Marie-Laure Freyburger-Galland,
Henriette Harich-Schwarzbauer



Franz Steiner Verlag

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek:

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Dieses Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist unzulässig und strafbar.

© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

Druck: Hubert & Co., Göttingen

Gedruckt auf säurefreiem, alterungsbeständigem Papier.

Printed in Germany.

ISBN 978-3-515-11408-0 (Print)

ISBN 978-3-515-11409-7 (E-Book)

SOMMAIRE / INHALTSVERZEICHNIS

Avant-propos	7
Vorwort	9
<i>Marie-Laure Freyburger-Galland</i>	
La réception de la <i>Batrachomyomachie</i> chez Beatus Rhenanus	11
<i>Thierry Grandjean</i>	
Janus Cornarius et Marsile Ficin. Traducteurs et commentateurs des <i>Banquets</i> de Platon et de Xénophon : le rire dans les banquets	23
<i>Jean-Luc Vix</i>	
Homère à l'épreuve du temps. Aelius Aristide et Libanios préfacés et traduits par J. Camerarius (Haguenau, 1535)	43
<i>Gérard Freyburger</i>	
L'édition de Térence de Jean Grüninger réalisée à Strasbourg en 1496. Un chef-d'œuvre de pédagogie pour l'accès au texte latin	59
<i>Aude Lehmann</i>	
Le sel lucilien : tradition latine et héritage grec. Réflexion sur le fragment 11, 15 Charpin (411–412 Marx) des <i>Satires</i>	69
<i>Yves Lehmann</i>	
Parodie et ironie dans le <i>Ciceronianus</i> d'Érasme	85
<i>Delphine Viellard</i>	
La polémique entre Jérôme et Augustin commentée par Érasme	95
<i>Cécile Merckel</i>	
Beatus Rhenanus et Sénèque. Ironie et humour au service du criticisme théologique (sur la base du commentaire rhénanien de l' <i>Apocoloquintose</i>)	107
<i>Catherine Notter</i>	
L' <i>Interpretamentum dictionum graecanicarum</i> des <i>Épigrammes</i> de Martial par Ottmar Nachtgall (Strasbourg, J. Knobloch, 1515)	121
<i>Sandrine de Ragueneil</i>	
<i>Quid iocosi</i> ? Entre héritage antique et préceptes érasmiens – la correspondance de l'humaniste Paul Volz	137

<i>Bernard Stenuit</i>	
<i>Sal horatianus</i> et commentaires humanistes, de Landino à Daniel Heinsius	161
<i>Céline Urlacher-Becht</i>	
Lectures humanistes de l' <i>Octavius</i> de Minucius Felix	171
<i>Seraina Plotke</i>	
Epigrammatik im Gattungsverständnis des frühen 16. Jahrhunderts. Die Epigramme von Thomas Morus und Erasmus von Rotterdam in der Ausgabe Froben 1518	191
<i>David Amherdt</i>	
Epitaphien, Versbriefe und <i>mots d'esprit</i> bei Johannes Fabricius Montanus. Epigrammpoesie als Spiegel eines Humanisten und Pastors	201
<i>Judith Hindermann</i>	
Erkenne dich selbst. Geschlechterdiskurs und Intertextualität in Atrocians Epigramm über den richtigen Gebrauch des Spiegels	215
<i>Henriette Harich-Schwarzbauer</i>	
Cacare rosas. Die Geburt eines göttlichen Kindes in der <i>Querela missae</i> des Basler Humanisten Johannes Atrocianus	229
<i>Wolfgang Kofler</i>	
Ein oberrheinischer Humanist in Würzburg. Die <i>Satyra in sicarios</i> von Kaspar Stiblin	237
Index nominum	249
Auteurs anciens / Antike Autoren	249
Auteurs humanistes / Humanisten	250
Index rerum	251

AVANT-PROPOS

Ce colloque a réuni sur le thème « Le <sel> antique » un certain nombre de philologues des universités de Fribourg-en-Brisgau, Strasbourg, Bâle et Mulhouse, auxquels se sont joints des collègues de littérature française intéressés par cette thématique.

Fruit d'une collaboration déjà ancienne dans le cadre du *Collegium Beatus Rhenanus* et de recherches menées dans les collections des bibliothèques de Bâle, Sélestat, Strasbourg, Colmar et Freiburg, pour exploiter le patrimoine humaniste, particulièrement riche dans une région qui a vu naître l'imprimerie et où nombre d'auteurs anciens ont été imprimés pour la première fois, notre colloque abordait l'étude d'un certain nombre de grands textes de la littérature gréco-latine (Homère, Lucien, Platon, Xénophon, Aelius Aristide, Libanius, Térence, Sénèque, Lucilius, Martial, Horace, Minucius Felix, Jérôme, Augustin) en partant de manuscrits ou d'éditions présents dans la région et en les éclairant autant que possible par le paratexte (préfaces, notes et commentaires) afin de dégager, autant que possible, l'approche conceptuelle ou interprétative des humanistes qui s'y sont intéressés. Ceux-ci n'en ont pas moins apporté leur propre contribution avec des oeuvres de leur crû susceptibles de redonner vie à la littérature antique en développant des formes et des thèmes pour leurs propres affaires et des circonstances contemporaines.

Nous constatons que ce thème a particulièrement intéressé les érudits des XV^e et XVI^e siècles si l'on en juge par les contributions rassemblées dans ce recueil, où nous trouvons les noms d'Érasme, de Thomas Morus, de Beatus Rhenanus, d'Ottmar Nachtgall, de Paul Volz, de Sébastien Brant, de Janus Cornarius, de Caspar Stiblin, de Johannes Fabricius Montanus, de Johannes Camerarius l'Ancien, de Cristoforo Landino, de Daniel Heinsius, de Janus Dousa, de Johannes Curtus ou encore de Johannes Atrocianus.

Le thème de la satire, puisé dans le « trésor » des bibliothèques de la région, a été choisi comme centre d'intérêt pour le premier colloque trinational des universités du Rhin supérieur. Dans toutes leurs formes expressions, depuis la plaisanterie fine jusqu'au propos sérieux ou même l'invective agressive, la satire s'est révélée comme le dénominateur commun idéal sous lequel les intérêts multiformes des chercheurs ont pu être rassemblés et mener pendant la rencontre à des échanges vivants entre les participants.

Le volume des actes reflète l'étendue des points d'intérêts qui se sont manifestés en direction des humanistes du Rhin supérieur. On s'est enthousiasmé pour le fait que des imprimeurs, des érudits, des savants et des auteurs ont souvent agi ensemble en collaboration personnelle pour donner à la littérature antique, par le moyen de l'imprimerie, une attention renouvelée et une nouvelle qualité de visibilité et pour se mettre eux-mêmes en scène dans ce contexte, voire pour commercialiser leur « sel » selon une démarche précapitaliste. La fascination pour le « sel an-

tique » qui se manifeste dans la région du Rhin supérieur, si particulière du point de vue de la géographie littéraire, s'exprime dans le recueil que nous présentons ici.

Le « Sel antique » représentait la première étape d'un calendrier trinational de recherches selon lequel les collaborateurs s'attachaient à mener ces études particulières. Cette démarche, à la fois transfrontalière et régionale (au sens large) a jeté les bases d'un projet encore beaucoup plus large et ambitieux. Depuis lors, le « Patrimoine Humaniste du Rhin supérieur / Humanistisches Erbe am Oberrhein », projet retenu par l'*Interreg IV Rhin supérieur*, a vu le jour au début de l'année 2011, a mené à bien sept expositions dans les trois pays, a mis au point une base de données pour recenser l'ensemble des éditions humanistes éditées ou conservées dans le Rhin supérieur et a débouché sur un autre colloque trinational, « *Res novae*. Bouleversements dans les sources humanistes du Rhin supérieur / *Res novae*. Umbrüche in den humanistischen Quellen am Oberrhein », qui s'est tenu fin 2013 à Strasbourg. Nous espérons que les actes de ce colloque, seront aussi publiés dans la série des publications du CBR.

Les éditrices des actes du colloque remercient l'Université de Haute Alsace et le Département de Sciences de l'Antiquité de l'Université de Bâle pour leur généreux soutien. Le remerciement s'adresse également au Fonds zur Förderung der Studien auf dem Gebiete der ägyptologischen, orientalischen und klassischen Altertumskunde qui a participé au financement de la préparation à l'impression du volume et à Sina Dell'Anno et Ricarda Berthold pour leur travail de mise en forme du texte en vue de l'impression. En plus, nous remercions Doris Meyer et Eckhard Wirbelauer, les co-éditeurs des publications du CBR pour leur lecture critique du recueil. Que soit enfin tout particulièrement remercié James Hirstein, qui a partagé la responsabilité de la préparation scientifique de la rencontre.

Marie-Laure Freyburger-Galland, Henriette Harich-Schwarzbauer
Mulhouse et Bâle, juin 2016

VORWORT

Das Kolloquium „Salz der Antike“ führte Forscher und Forscherinnen der Universitäten Freiburg, Strasbourg, Mulhouse und Basel zusammen. Auch fand das Thema bei Kollegen und Kolleginnen der französischen Literatur erfreuliche Resonanz.

Die Tagung darf als Resultat einer inzwischen gut etablierten Zusammenarbeit im *Collegium Beatus Rhenanus* angesehen werden. Im Zentrum des gemeinsamen Interesses steht die Erforschung der Bestände humanistischer Schriften der Bibliotheken Basel, Sélestat, Strasbourg, Colmar und Freiburg. Am Oberrhein, einer der führenden Gegenden des frühen Buchdrucks, wurden zahlreiche grosse antike Autoren zum ersten Mal gedruckt. Ein erstes näheres Erkunden zentraler Texte der griechisch-römischen Literatur (darunter Homer, Platon, Xenophon, Lukian, Aelius Aristides, Libanius, Terenz, Lucilius, Seneca, Martial, Horaz, Minucius Felix, Hieronymus und Augustinus) auf der Grundlage von Manuskripten und Editionen, die in den Bibliotheken am Oberrhein aufbewahrt werden, stand im Vordergrund der Tagung, wobei den Paratexten (Vorworten, Anmerkungen und Kommentaren) das Hauptaugenmerk galt. Gefragt wurde vornehmlich danach, mit welchem konzeptuellen und interpretatorischen Interesse sich die Humanisten den antiken Texten näherten. Nicht minder aber trugen die Humanisten ihrerseits mit eigenen Werken zur Verlebendigung der antiken Literatur bei, indem sie Formen und Themen für ihre Anliegen und Anlässe weiterentwickelten.

Die Tagung ging von der Beobachtung aus, dass die Humanisten des 15. und 16. Jahrhunderts für die Satire im engen und im weiteren Sinne überaus empfänglich waren. Die hier versammelten Beiträge wollen diese Beobachtung durch Beispiele illustrieren. Berühmte Humanisten, aber auch Namen, die durch das „Salz der Antike“ wieder in den Blick rücken, sind vertreten: Erasmus von Rotterdam, Thomas Morus, Beatus Rhenanus, Ottmar Nachtgall, Paul Volz, Sébastien Brant, Janus Cornarius, Caspar Stiblin, Johannes Fabricius Montanus, Johannes Camerarius der Ältere, aber auch Cristoforo Landino, Daniel Heinsius, Janus Dousa, Johannes Curtus oder Johannes Atrocianus.

Aus dem ‚Schatz‘ der Bibliotheken am Oberrhein wurde für das erste trinationale Kolloquium der Oberrheinischen Universitäten die Satire als thematischer Fokus ausgewählt. In all ihren Ausprägungen, beginnend mit eleganten Wortwitz bis hin zu ihrer ersten Ausprägung oder gar der aggressiven Invektive entpuppte sich die Satire als der ideale gemeinsame Nenner, unter dem die vielfältigen Interessen der Forscher gebündelt und während der Tagung in eine lebendige Diskussion unter den Teilnehmern geführt werden konnte.

Der Tagungsband spiegelt die Breite der Interessen, die sich zu den Humanisten am Oberrhein herausgebildet haben. Dass Drucker, Gelehrte, Wissenschaftler und Autoren, nicht selten auch in Personalunion zusammenwirkten, um der antiken Literatur mittels des Buchdrucks eine neue Aufmerksamkeit und eine neue Qualität der Sichtbarkeit zu geben und sich in diesem Kontext selbst zu inszenieren, ja ihr

„Salz“ sogar frühkapitalistisch zu vermarkten, begeisterte. Die Faszination für das „Salz der Antike“, das sich in der literaturgeographisch so einzigartigen Region am Oberrhein manifestiert, schlägt sich in dem hier vorliegenden Sammelband nieder.

Das „Salz der Antike“ bildete die erste Etappe einer trinationalen Forschungsagenda, der gemäss sich Forschende dann Einzelstudien vornahmen. Diese gemeinsame Unternehmung, an der drei Länder beteiligt sind, für die zugleich aber ein gemeinsamer Kulturraum das Mass setzte, schuf die Basis für ein grösseres und weit ehrgeizigeres Projekt. Inzwischen hat das *Humanistische Erbe am Oberrhein / Le Patrimoine Humaniste du Rhin supérieur*, das im Rahmen von *Interreg IV, Oberrhein* umgesetzt werden konnte, den Anstoss zu einem zweiten trinationalen Kolloquium unter dem Titel „*Res novae. Umbrüche in den humanistischen Quellen am Oberrhein / Res novae. Bouleversements dans les sources humanistes du Rhin supérieur*“ gegeben, das Ende 2013 in Strasbourg stattfand. Es steht zu hoffen, dass die Forschungsergebnisse auch dieses Kolloquiums in der Reihe der Veröffentlichungen des Collegium Beatus Rhenanus erscheinen werden.

Die Herausgeberinnen des Tagungsbandes „Le ‚sel‘ antique / Das ‚Salz‘ der Antike“ danken der Universität Mulhouse und dem Departement Altertumswissenschaften der Universität Basel für ihre grosszügige Unterstützung. Zudem gilt der Dank dem Fonds zur Förderung der Studien auf dem Gebiete der ägyptologischen, orientalischen und klassischen Altertumskunde, der die Vorbereitung der Drucklegung mitfinanzierte und Sina Dell’Anno für die redaktionelle Arbeit im Vorfeld der Drucklegung sowie Ricarda Berthold für den Satz. Unser Dank gilt auch Doris Meyer und Eckhard Wirbelauer, den Mitherausgebern der Publikationsreihe des CBR, für ihre kritische Lektüre des Bandes. Nicht zuletzt sei James Hirstein gedankt, der für die wissenschaftlichen Vorbereitung der Tagung mit verantwortlich zeichnete.

Marie-Laure Freyburger-Galland, Henriette Harich-Schwarzbauer
Mulhouse und Basel, Juni 2016

LA RÉCEPTION DE LA *BATRACHOMYOMACHIE* CHEZ BEATUS RHENANUS

Marie-Laure Freyburger-Galland

Grâce à notre collègue, éminent spécialiste de Beatus Rhenanus et du contenu de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat, James HIRSTEIN, mon attention a été attirée sur un manuscrit (004 dans l'inventaire de la BH) grec qui, pour différentes raisons que je vais exposer, ne manque pas d'intérêt.

La première raison est qu'il s'agit vraisemblablement d'un autographe de Beatus Rhenanus. James HIRSTEIN et, avant lui, Martin SICHERL¹ y reconnaissent l'écriture du grand humaniste alsacien, non pas tant dans le texte grec que dans le texte latin interlinéaire et marginal.

La deuxième est qu'il s'agit d'un texte dont la célébrité s'étend de l'époque hellénistique à la Renaissance, peut-être même au-delà, la *Batrachomyomachie*, « le combat des grenouilles et des rats », même si de nos jours il n'est plus guère étudié.

La troisième ressortit au contexte contemporain de sa rédaction sur lequel je m'étendrai enfin. Les manuscrits contemporains des premières éditions imprimées ne sont en effet pas si fréquents et nous pourrions nous interroger sur les raisons qui ont animé Beatus Rhenanus.

*

LE MANUSCRIT 4 DE LA BIBLIOTHÈQUE HUMANISTE DE SÉLESTAT

On trouve en effet dans le fonds de la Bibliothèque Humaniste un petit volume de 36 folios de papier de 217 mm de hauteur sur 170 de largeur, enveloppé dans une couverture en parchemin plus rigide. Il contient la *Batrachomyomachie* des folios 2 recto à 11 verso, puis des folios 14 recto à 18 verso, un extrait de l'*Iliade*, v. 468–517 du chant XVIII, le « bouclier d'Achille », et des folios 20 recto à 35 verso, un long extrait du chant X de l'*Odyssée*, l'arrivée d'Ulysse chez Circé, les v. 1–479. Comme je le disais en introduction, les spécialistes identifient la main de Beatus Rhenanus qui a donc recopié soigneusement – le grec est très lisible – près de mille vers attribués à Homère et présentés comme tels à la première page de chacune des trois œuvres. Chaque page comporte de 14 à 17 vers, suffisamment espacés pour permettre une glose latine interlinéaire au-dessus de chaque vers grec, les marges latérales, supérieures et inférieures étant utilisées pour des commentaires en latin.

1 SICHERL 1979, p. 59–78.

Manifestement le travail n'a pas été complètement terminé puisque les 35 derniers vers du passage de l'*Odyssee* sont dépourvus de traduction et de commentaire.

La page de couverture indique qu'il a appartenu à Rudolf Berz qui se trouve être le dernier *famulus*, disciple-secrétaire, de Beatus Rhenanus et SICHERL² pense que ce petit livre lui aurait été offert par son maître après 1526.

Le texte de la *Batrachomyomachie*, comme d'ailleurs les deux autres textes, est précédé sur le verso du folio 1, d'une sorte d'avertissement au lecteur, qui en définit le sujet, d'*argumentum*, selon le terme même utilisé par Beatus dont je donnerai ici la traduction :

Le poète voulait par ce propos inspirer aux jeunes gens la haine des foules et des séditions et le fait que les grenouilles finirent par l'emporter grâce à l'aide divine signifie qu'en général se retourne contre les auteurs d'une sédition le danger qu'ils ourdissaient contre les autres.

Comme Leopardi le signale dans son introduction à la traduction de la *Batrachomyomachie*³, cette analyse est empruntée à Philippe Mélancthon (1497–1570). Ce serait donc à cet humaniste contemporain que Beatus aurait emprunté l'*argumentum*, ce qui justifierait l'autre indication marginale qui l'accompagne : *quid sibi poeta hoc argumento velit*, « ce que le poète voulait dire dans son propos ».

Ce commentaire se retrouve en effet à l'identique dans l'introduction de Philippe Mélancthon à son commentaire de la *Batrachomyomachie*⁴ tel qu'il a été repris plus tard dans l'édition de 1570, faite à Leipzig par Leonhart Lycius. Ce dernier cite déjà Mélancthon dans son introduction à ses propres *annotationes*. Il se réfère en effet à une *oratio quaedam illius* [=Mélancthon] *de fabularum utilitate* ... en ces termes :

[Homère a écrit le combat des grenouilles et des rats] pour que la fable charme les tendres esprits par ses aspects agréables et en même temps leur apprenne combien il vaut mieux ne rien laisser paraître que se venger d'une injustice, que sont incertaines les issues de tous les troubles et de toutes les guerres. Il n'est pas rare que les puissants soient vaincus par plus faibles qu'eux et souvent tout mal retombe sur la tête de son auteur.⁵

Une édition plus ancienne (datant de 1560) du même poème par Leonhart Lycius, toujours à Leipzig, présente déjà des *scholia* de Mélancthon, ce qui permet de croire que ce commentaire est déjà bien établi lorsque Beatus en a eu connaissance et que Mélancthon avait peut-être l'intention dans un premier temps de participer à l'édition bâloise. Ces remarques pédagogiques ne peuvent guère appartenir au grand théologien qu'il est devenu à partir des années 1525, mais bien plutôt au jeune répétiteur de 1515 ou au professeur de grec de l'Université de Wittenberg des années 1518–1520. Ce qui est sûr c'est que, dans ces années-là, il fait publier à Haguenau, chez son ami, l'imprimeur Setzer, toute une série de grammaires grecques accompagnées de divers textes d'entraînement, d'Homère ou d'Hésiode.

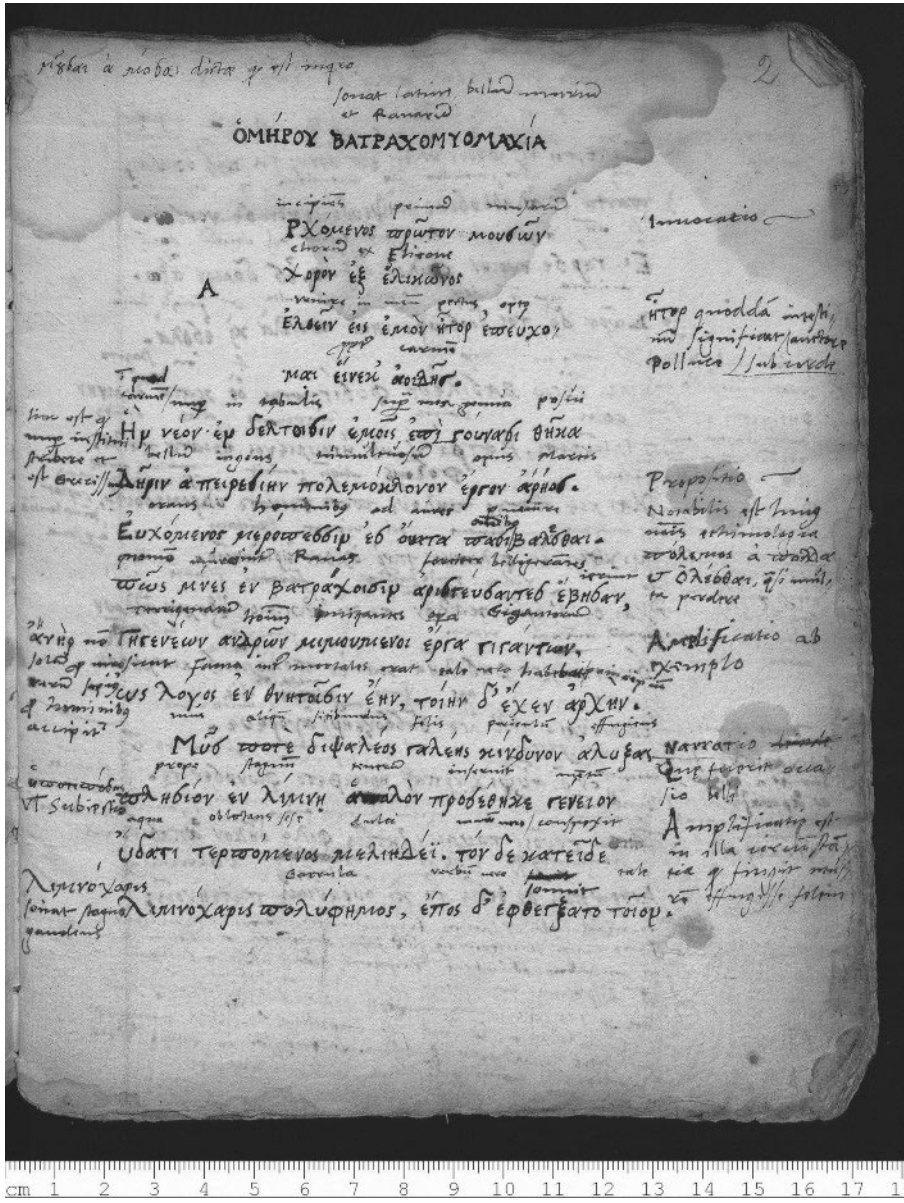
La couverture en parchemin et les deux premières pages sont annotées, grivoisées, voire agrémentées de dessins comme le ferait un écolier peu respectueux

2 SICHERL 1979, p. 63–64.

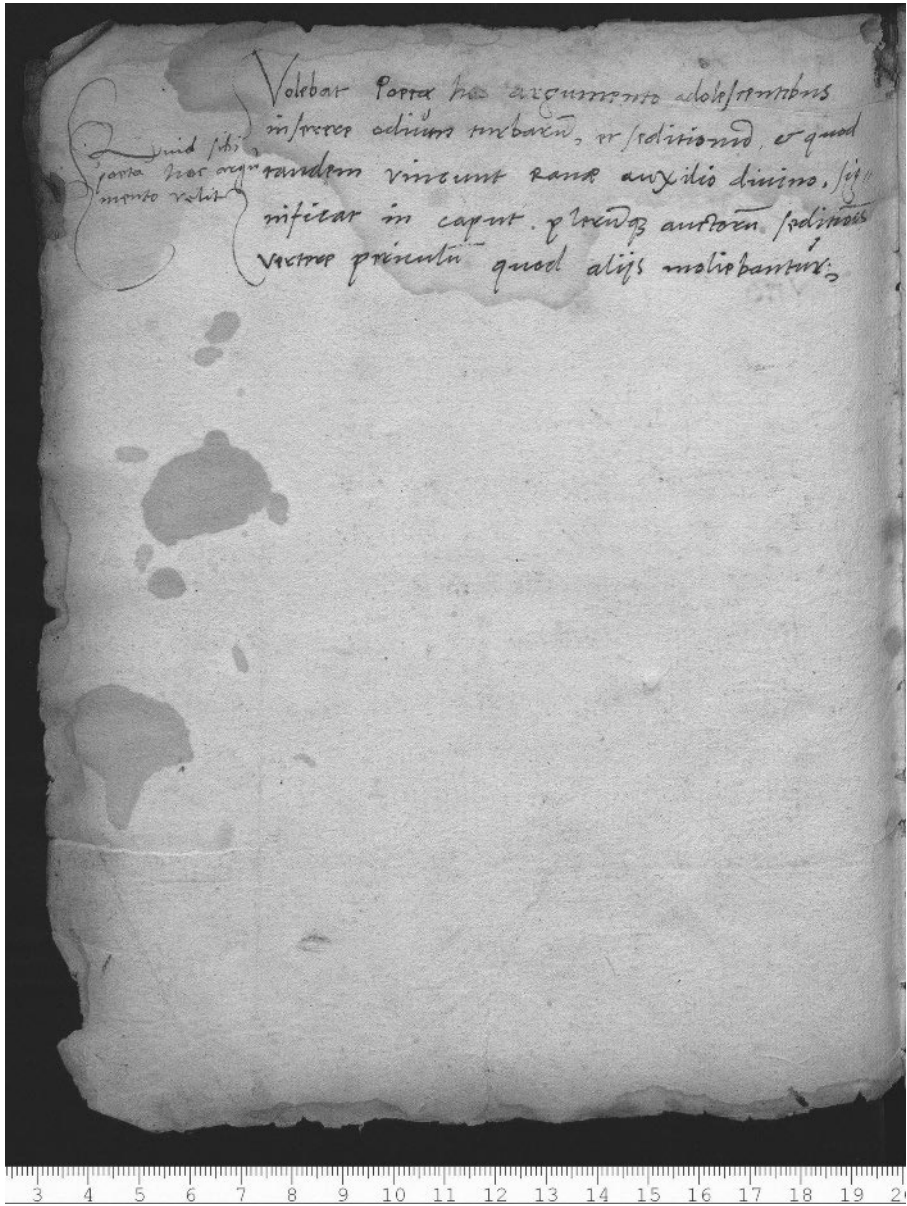
3 MIGOUBERT & BRUNET 1998, p. 26.

4 Lycius 1570, p. 62 (= 58).

5 Lycius 1570, p. 39 (= 35).



Bibliothéque Humaniste de Séléstat, ms. 4, fol. 1r



de son outil de travail ... Cela tranche avec le soin apporté à la copie du texte grec qui ne comporte que très rarement des ratures. En revanche les annotations marginales ne sont pas non plus très proprement présentées ni souvent très lisibles, comme des notes écrites à la hâte, nous y reviendrons.

LA *BATRACHOMYOMACHIE* D'HOMÈRE À BEATUS RHENANUS

1. Antiquité

La *Batrachomyomachie* est classée par les Modernes parmi les poèmes apocryphes d'Homère, comme le *Margitès*, le *Catalogue des femmes* et autres ouvrages. Sa date de composition est très incertaine, même si les Anciens attribuent à Homère cette épopée burlesque de 300 vers mettant en scène des grenouilles et des rats s'affrontant à la manière des Grecs et des Troyens sous les yeux des dieux de l'Olympe. En fait la première attestation de l'existence de ce poème remonte à l'époque romaine, à la fin du premier siècle de notre ère et c'est Martial⁶ qui la fournit : « Lis ici les grenouilles célébrées par le poète de Méonie ... ».

Stace⁷, à peu près à la même époque, lui fait écho en comparant le *Culex* de Virgile et le *Combat des grenouilles* pour affirmer que les plus grands poètes ont commencé par des œuvres légères.

Beaucoup plus tard, aux V^e-VI^e siècles, Fulgence parle du « badinage auquel se livra le chantre de Méonie sur le combat des grenouilles », *Quod Maeonius ranarum / Cachinnavit proelio*⁸.

Parmi les compilateurs tardifs à citer la *Batrachomyomachie* comme œuvre homérique, il faut mentionner le pseudo-Hérodote⁹ qui liste un certain nombre d'œuvres humoristiques composées à Chio. Il faut cependant reconnaître que le doute sur cette paternité se trouve déjà bien répandu, que ce soit chez le Pseudo-Plutarque Proclus ou la Souda et c'est chez certains, comme peut-être Plutarque¹⁰ lui-même, qu'apparaît le nom d'un certain « Tigrès » ou « Pigrès ». En effet, selon les manuscrits et les éditeurs modernes, une phrase concernant la description de la bataille de Platée par Hérodote, peut être lue ainsi :

Comme Pigrès, frère d'Artémise, dit que la chose était arrivée dans le combat des rats et des grenouilles qu'il s'amusa à écrire en vers ...

C'est ce que fait G. LACHENAUD dans son édition des *Moralia* de 1981 en précisant en note que ce Pigrès aurait écrit vers 480 av. J.-C. Reinhold GLEI, dans l'introduction de son édition de 1984 supprime cette phrase en s'en justifiant¹¹. La Souda en tout cas assure que ce Pigrès d'Halicarnasse, beau-frère du roi Mausole, serait l'au-

6 *Epigrammes*, I, XIV, 183.

7 *Silves*, I, 1 praef.

8 *Mythologiae*, 1, 1.

9 *Vie d'Homère*, 24.

10 *De la malignité d'Hérodote*, 873E, 43.

11 GLEI 1984, p. 24-27.

teur de la *Batrachomyomachie* et du *Margitès*¹². Beatus Rhenanus intervient dans ce débat puisque, bien que le titre du manuscrit 4 porte le nom d'Homère, une édition bâloise de l'œuvre, attribuée à Homère et sur laquelle nous reviendrons, indique dans l'avant-propos de Froben que l'auteur pourrait être, selon certains, Tigrès de Carie. Beatus lui a montré, écrit-il, un *exemplar vetustum* portant ce nom en titre. Cette datation haute (V^e siècle) est aussi mise en doute par de nombreux commentateurs modernes qui font des rapprochements de ce texte avec des poèmes alexandrins ou des textes plus tardifs encore. On a retrouvé par exemple un papyrus du II^e ou I^{er} siècle avant J.-C. contenant un extrait d'un « combat des rats et d'une belette », une *galéomyomachie*. Il se trouve que notre *Batrachomyomachie* fait allusion à la mort d'un rat tué par une belette :

Troxartès (« Rongecroûte ») se lamente sur la mort de son fils Psicharpax (« Rognequignon ») dans un passage qui n'est pas sans rappeler les lamentations de Priam ou celles d'Andromaque :

Pauvre de moi puisque j'ai perdu trois fils qui me manquent.
Le premier fut tué par la très odieuse belette
Qui l'avait attrapé en dehors de son domicile.
Le deuxième, des hommes cruels l'ont conduit à sa perte
En construisant un piège de bois, nouvel artifice,
Destructeur de rats, appelé par suite ratière.
Le troisième était cher à moi-même, à sa mère auguste.
Physignathos (Maxigoître) l'a noyé, le plongeant dans le gouffre.¹³

Une fable ésopique imitée par La Fontaine met en scène un rat et une grenouille dans un épisode assez semblable au début de la *Batrachomyomachie*, puisque la grenouille y emmène le rat juché sur son dos visiter le monde aquatique. Dans la fable les deux périssent, emportés par un milan. Dans l'épopée burlesque, la grenouille, effrayée par une mangouste, plonge, entraînant le pauvre rat à la noyade.

2. Époque byzantine

Le succès de l'œuvre, attribuée ou non à Homère, à l'époque impériale et dans l'Antiquité tardive se confirme à l'époque byzantine où il semble bien que ce poème serve de préparation scolaire à la lecture d'Homère, ce qui explique que plusieurs manuscrits comportent des gloses et des scholies.

Le manuscrit le plus ancien que nous avons conservé date du début du X^e siècle et quatre autres datent des XI^e et XII^e siècles. Et c'est en les étudiant que l'on constate que le texte comporte tant de variantes qu'il faut conclure à un remaniement complet et de nombreux ajouts d'époque tardive et sans doute même contemporains de ces manuscrits. Les spécialistes décèlent une famille de manuscrits italiens comportant l'essentiel de ces modifications byzantines, dont le plus ancien, sinon l'archétype, serait le *Laurentianus* 32,3 (du XI^e ou XII^e s.). L'autre famille, peut-être plus respectueuse de la tradition ancienne, serait représentée par deux manuscrits de Paris du XI^e siècle et un d'Heidelberg du début du XIII^e s. Le scribe

12 Souda, s. v. *Pigrès*.

13 v. 112–119.

du manuscrit le plus ancien avait déjà connaissance de ces divergences et a essayé de donner au texte une certaine cohérence. C'est pourquoi les éditions modernes¹⁴ s'appuient prioritairement sur le manuscrit d'Oxford, le *Baroccianus* 50, excepté R. GLEI qui a essayé de rendre la complexité des deux traditions en les présentant face à face, sans traduction avec un appareil critique très complet et extrêmement minutieux.

3. Époque humaniste

La *Batrachomyomachie* semble avoir été le premier texte grec imprimé, avec traduction latine interlinéaire, et ceci très tôt, chez Ferrando de Brescia, en 1473¹⁵. En 1486, une autre édition a été faite à Venise et est attribuée à Laonicos et Alexandros de Crète. Elle est suivie par une édition florentine de l'œuvre complète d'Homère, datée de 1488, attribuée à Démétrios Chalcondylas. Il faut attendre le début du XVI^e siècle pour trouver deux éditions aldines, de 1504 et 1517, vraisemblablement copiées sur celle de 1488, comme d'ailleurs celle de François Tissard datée de 1507.

Et c'est là que nous retrouvons notre humaniste rhénan au cœur de cette transmission puisque la Bibliothèque Humaniste de Sélestat possède une édition de F. Tissard présentant une traduction latine interlinéaire de la main de Beatus Rhenanus qui a, en outre, participé à l'édition bâloise d'un petit recueil de divers textes grecs, dont la *Batrachomyomachie*, imprimé en 1518 chez Froben, avec traduction latine en regard. Tel est le succès de ce poème auquel Beatus semble s'intéresser particulièrement.

Notons au passage que R. GLEI ne mentionne ni les éditions aldines, ni l'édition Tissard, ni celle de Beatus et passe de l'édition de Chalcondylas à deux productions plus tardives, de 1566, une d'Henri Estienne à Genève et une autre de Lycius à Leipzig, rééditée encore en 1570 avec les diverses annotations dont j'ai parlé.

BEATUS RHENANUS ET LA *BATRACHOMYOMACHIE*

La comparaison du texte du manuscrit 4 avec l'édition Tissard de 1507 et celle de 1518 aboutit à un constat d'identité, si l'on excepte quelques fautes de graphie (ὄπρος au lieu de ὄπως au v. 64, ἐσόροντες, au lieu de ἐσορῶντες au v. 297). Un détail intéressant, pour la datation éventuelle du manuscrit est fourni par une forme erronée présente dans l'édition Tissard et, semble-t-il, recopiée par Beatus, λέπηρον, graphie qui n'a aucun sens et ne figure dans aucun manuscrit, au lieu de λέπυρον, « coquille », traduit d'ailleurs par *testa* (*nucis*). Or, la forme correcte figure dans l'édition de 1518, ce qui laisse à penser que Beatus a corrigé pour l'impression. Mon attention a été attirée sur cette « coquille », due à ce qu'on appelle un iota-cisme, par Y. MIGOUBERT, l'éditeur du texte traduit par Philippe BRUNET en 1998, qui

14 ALLEN 1912, GLEI 1984 et MIGOUBERT-BRUNET 1998.

15 LOWRY 1989, p. 89 et note p. 112.

prépare actuellement un ouvrage sur la tradition manuscrite de la *Batrachomyomachie*. Iotacisme, puisqu' à l'époque byzantine (et sans doute dans la prononciation des Grecs émigrés après la prise de Constantinople, qui ont enseigné leur langue aux humanistes, avant les préceptes érasmiens), υ et η se prononcent avec le même son ι (comme un iota). Il est possible que la correction ait été suggérée à Beatus par Erasme lui-même qui arrive à Bâle en 1514.

Les spécialistes, éditeurs récents du texte de la *Batrachomyomachie*, R. GLEI et Y. MIGOUBERT, s'accordent à penser que l'édition Tissard, source probable du manuscrit 4 et de l'édition de 1518, s'inspire de l'édition de 1488 qui est un mixte des deux traditions préalablement citées avec des leçons originales, parfois des vers entiers complètement différents de ces traditions. Chalcondylas a peut-être eu à sa disposition un autre modèle byzantin dont l'édition de 1518 serait la dernière représentante.

Le fait que Beatus soit en possession (*est Beati Rhenani*) de cette édition parisienne est certainement à mettre en rapport avec le séjour qu'il a fait à Paris (1503–1507) où il fréquente Georges Hermonyme de Sparte, premier professeur de grec des humanistes français de 1476 à 1508, Lefèvre d'Étaples et François Tissard dont il suit les leçons. Il est possible que la traduction latine interlinéaire soit le fruit de ces leçons dont la *Batrachomyomachie* était le sujet. Beatus quitte Paris à l'automne 1507, alors que Tissard vient de publier son édition.

La comparaison des trois traductions latines met en lumière quelques variantes qu'il serait intéressant d'étudier dans le détail, comme James HIRSTEIN et moi-même envisageons de la faire ultérieurement. Dès le début, nous voyons que χόρον est traduit tantôt par *coetum* (Tissard et édition de 1518) ou *chorum* (ms 4). Signalons par exemple que les deux éditions imprimées présentent au v. 165 la traduction de ἀμφεκάλλπτον, « [les grenouilles] enveloppaient [...] », par *circumcooperiebant* tandis que le manuscrit se contente du simple *tegebant*. Le verbe *circumcooperio*, forme surcomposée peut-être forgée pour les besoins de la cause, présente le préfixe *circum* qui rend bien le grec ἀμφι – tandis que *cooperio* est un synonyme classique de *tego*. Peut-être faut-il penser que le manuscrit utilise une langue plus simple.

Aucun de ces exemplaires de la *Batrachomyomachie* n'est publié ou relié isolément. Comme je l'ai dit, le manuscrit est accompagné de deux extraits d'Homère, le « bouclier d'Achille » et « Ulysse chez Circé ». L'édition de la *Batrachomyomachie* de Tissard a été reliée par Beatus en compagnie d'un ouvrage composite, le *liber gnomagyricus* (alphabet grec, prononciation du grec, vers d'or de Pythagore, chant de la Sibylla d'Érythrée ...) et des *Travaux et les Jours* d'Hésiode, avec traduction et notes de la main de Beatus. Quant à l'édition de 1518 elle rassemble dans la même reliure sous un format réduit (in-4°, 180 × 123 mm), de 475 pages, outre la *Batrachomyomachie*, les *fables* et une vie d'Ésope, les *fables* de Babrius, la *Galéomyomachie*, *Héro et Léandre* de Musée, un traité d'Agapétos et le *Serment* d'Hippocrate, recueil composite donc d'œuvres à visées pédagogiques et morales¹⁶. Beatus y a même ajouté la *Germanie* de Tacite, imprimée par Froben en 1519 !

16 MAGDELAINE 2000, p. 140–145.

L'édition de la *Batrachomyomachie* de 1518 a été imprimée chez Froben pour qui Beatus travaille de 1511 à 1528, à Bâle où enseigne Johannes Cuno, un érudit dominicain originaire de Nuremberg qui a été initié au grec par Reuchlin à Heidelberg, a été disciple de Marcos Musuros à Padoue de 1506 à 1509 et d'Alde Manuce à Venise¹⁷ avant de devenir lui-même professeur de grec. Il est à Bâle en 1511 et y meurt en 1513. Ses liens avec Beatus, qui a été son élève de 1511 à 1513, sont très étroits puisqu'il lui lègue une bonne partie de sa bibliothèque, avec de nombreuses et diverses éditions aldines¹⁸ et des manuscrits qui en ont été les modèles¹⁹. Avait-il en sa possession un manuscrit de la *Batrachomyomachie*, rapporté par Cuno d'Italie et qui serait donc l'*exemplar vetustum* dont parle Froben dans son avant-propos ? Ce manuscrit peut avoir servi à l'édition bâloise et avoir été détruit ensuite comme cela est arrivé pour d'autres (comme le *Murbacensis* de Velleius Paterculus).

Une annotation intéressante à ce propos figure en marge du vers 188 de l'édition bâloise : pour commenter un $\pi\rho\tilde{\omega}\tau\omicron\nu$, traduit par *primum*, et attesté dans les trois textes que nous comparons, nous trouvons : *exemplar antiquum πρόην habet, non πρῶτον, id est paulo ante*. S'agit-il de l'*exemplar vetustum* montré à Froben par Beatus et d'un de ces manuscrits rapportés par Cuno ? En ce cas, ce manuscrit présenterait une leçon qui figure dans l'un des manuscrits italiens que nous possédons encore, l'*Ambrosianus* I,4, daté de 1276 et dans plusieurs manuscrits mixtes, mais aussi dans le manuscrit de Heidelberg de 1202, appartenant à l'autre famille. Cet *exemplar*, qu'il soit *vetustum* ou *antiquum*, a peu de chance de désigner une des premières éditions imprimées, somme toutes récentes (20 ou 30 ans), même si *exemplar* peut être employé pour désigner une édition imprimée, mais un apographe de l'*Ambrosianus* ou du *Palatinus Heidelbergensis*, trouvé par Cuno à Heidelberg ou en Italie.

Le manuscrit 4 a été, comme je l'ai dit et comme le prouve l'*ex libris*, offert ou légué à Rudolf Berz entre 1526 et 1547, date de la mort de Beatus. C'est cette fourchette chronologique qui a été consignée sur la page où se trouve l'*ex libris* par un érudit postérieur. M. SICHERL, à l'examen du filigrane, envisage une datation postérieure à 1525 mais serait tenté cependant de mettre ce manuscrit en rapport avec les cours de Cuno et l'influence italienne des grammairiens connus ou étudiés par le même Cuno²⁰. Or Beatus a suivi les cours de Cuno de 1511 à 1513. Ce manuscrit serait-il un cahier d'« écolier », des notes prises au cours sur un texte qu'il connaissait déjà par son séjour parisien auprès de Tissard ? On remarquera cependant que les notes marginales relèvent assez peu de l'érudition grammaticale de Cuno que nous connaissons par d'autres manuscrits conservés à Sélestat²¹. Ainsi la note du v. 143 qui commente la forme $\gamma\epsilon\gamma\acute{\alpha}\alpha\tau\epsilon$ comme venant de $\gamma\acute{\gamma}\nu\omicron\mu\alpha\iota$ ou celle en marge du v. 17 qui explique l'étymologie des noms de la grenouille Physignathos ($\varphi\upsilon\sigma\acute{\alpha}\omega = \textit{inflo}$ et $\gamma\acute{\nu}\acute{\alpha}\theta\omicron\varsigma = \textit{maxilla}$, « qui enfle les joues », « Maxigoître » chez Philippe BRUNET, « *Backenaufbläser* » chez R. GLEI ; ou encore celle du vers 24 qui explique

17 SICHERL 1978, p. 169–195.

18 FÖRSTEL 1993, p. 289–290 ; SICHERL 1978, p. 139–145.

19 MAGDELAINÉ 2000, p. 133 et SICHERL 1979, p. 59–78.

20 SICHERL 1978, p. 63–64.

21 FÖRSTEL 1973.

l'étymologie du nom du rat Psicharpax au vers 24, de ψίξ, *mica*, « miette », et de ἀρπάζω, « attrape-miette », « Rongecroûte », « *Bröseldieb, Krümelklau* » ; ou encore Leixopinax, « lèche-plateau », « *Tafellecker* », au v. 100, expliqué comme venant de λείγω, *lingo*, « lécher », et πίναξ, *tabula*, et ainsi de suite pour les Lèche-meule et autre Ronge-jambon, héros de cette épopée. On penserait plutôt à des explications plus simplistes pour élèves moins avancés, de même que les commentaires rhétoriques sur les parties du discours, *propositio, amplificatio ab exemplo, narratio* etc. avec quelquefois les termes grecs, παρένθεσις ou ὑποτύπωσις. Il faudra encore examiner de près toutes ces gloses qui ne sont pas toujours faciles à déchiffrer. S'il s'agit d'un cahier de Beatus, élève de Cuno, il aura fait des progrès fulgurants grâce à son maître puisque, dès l'arrivée d'Erasmus à Bâle, il connaît déjà très bien le grec et se lance dans la suite de l'édition de Saint-Jérôme chez Amerbach en 1516.

Ceci nous conduit à une date très proche de l'édition de 1518 et nous amènerait à proposer une nouvelle hypothèse qui ferait du manuscrit non un cahier d'écolier mais un livre du maître, c'est-à-dire que Beatus, même s'il n'a jamais enseigné officiellement le grec, a pu, pour former ses *famuli*, se forger ce recueil de difficulté progressive puisque les deux autres poèmes sont des extraits célèbres de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* auxquels la *Batrachomyomachie* serait une propédeutique. Ceci expliquerait le caractère assez simpliste d'un certain nombre de remarques et d'explications, l'écriture appliquée et régulière du texte grec, moins appliquée de la traduction et des notes. On pourrait aussi penser à un travail préparatoire à l'édition imprimée, bien que celle-ci ne comporte que la traduction latine et quelques très rares annotations explicatives. En tout cas, il nous semble difficile d'opter pour une date postérieure à l'édition. Quel intérêt notre humaniste aurait-il eu à recopier à la main tous ces vers, s'il disposait d'une édition imprimée qu'il aurait pu, malgré le petit format, annoter dans les marges facilement? Cette remarque peut d'ailleurs valoir pour l'édition de Tissard, d'un format plus grand et qui aurait pu, quand il a écrit la traduction latine (à une date que nous ignorons) ou longtemps après, servir de support à des commentaires. Si l'on fait état de l'*argumentum* emprunté à un Mélanchthon pédagogue, la fourchette 1515–1518 serait donc possible. L'hypothèse d'une collaboration éventuelle pour l'édition de 1518, à laquelle Mélanchthon aurait renoncé à cause de ses activités de théologien, serait alors confirmée par l'utilisation ultérieure de ses notes par Leonhart Lycius dès les années 1560, donc du vivant encore du réformateur de Wittenberg.

*

A l'issue de ce rapide survol, il apparaît que ce manuscrit 4 de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat est au cœur de la carrière d'helléniste de Beatus Rhenanus, entre ses études à Paris (1503–1507) et ses études à Bâle (1511–1513), d'éditeur de textes grecs et de pédagogue. Elève des premiers hellénistes parisiens et de Johannes Cuno, il veut à son tour transmettre la langue, la littérature et la culture grecques que ces érudits ont redécouvertes avec passion. Plus connu pour ses compétences de latiniste et d'éditeur de textes latins, Beatus participe activement à ce renouveau

du grec en Europe, en France, en Allemagne et en Italie (où il n'est jamais allé mais dont Johannes Cuno lui a rapporté tant de richesses). De Lefèvre d'Étaples à Alde Manuce, de de Tissard à Musuros, de Reuchlin à Érasme et à Mélancthon, Beatus est au cœur de ce mouvement humaniste et contribue à le transmettre. Les éditions imprimées permettent assurément une diffusion plus large des textes grecs et nous avons vu que la *Batrachomyomachie* a été le premier texte grec imprimé. Cette épopée burlesque avait plu aux lecteurs à l'époque byzantine. Les Byzantins n'avaient pas hésité à modifier, enrichir, peut-être défigurer le texte d'origine, mais ils s'en servaient dans les écoles (comme en témoignent les nombreux manuscrits avec scholies). A la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle on assiste à un succès analogue. Rabelais qui était un fin helléniste, s'est sans doute inspiré de ce texte pour écrire dans les années 1532–1534 ses aventures de *Gargantua et Pantagruel*. Grandgousier n'est-il pas Physignathos ? La paternité homérique, même un peu douteuse, ainsi que la verve de cette aventure héroïcomique donnent à ce texte le prestige et le charme qui permettaient un apprentissage d'une langue difficile dans la gaîté : ces humanistes hellénistes n'étaient pas des gens tristes et compassés.

S'il est difficile de dater ce manuscrit et d'en connaître la destination première, une chose est sûre, Beatus Rhenanus a offert à Rudolf Berz ce petit ouvrage, cahier d'écolier ou livre du maître, pour qu'à son tour il fasse sienne la langue et la culture grecques au moyen du « sel antique ».

BIBLIOGRAPHIE

- L. Lycius, *Homeri poema festivum et elegans de ranarum cum muribus pugna a Leonharto Lycio nuper emendatius editum et annotationibus illustratum, nunc ab eodem recognitum et perpuratum. Accesserunt Philippi Melanchthonis et Heinrichi Stephani annotationes quaedam, et Simonis Lemmii conversio, versibus Heroicis expressa*, Leipzig, 1570.
- ALLEN 1912 = Th. W. ALLEN, *Homerus, opera omnia*, Oxford, 1912.
- FÖRSTEL 1993 = Ch. FÖRSTEL, *Jean Cuno et la grammaire grecque*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 151, 1993, p. 289–290.
- GLEI 1984 = R. GLEI, *Die Batrachomyomachie. Synoptische Edition und Kommentar*, Frankfurt a. M., 1984.
- LOWRY 1989 = M. LOWRY, *Le monde d'Alde Manuce*, Paris, 1989.
- MAGDELAINE 2000 = C. MAGDELAINE, *Beatus Rhenanus et la médecine grecque*, in *Beatus Rhenanus lecteur et éditeur des textes anciens*, Turnout, 2000.
- MIGOUBERT & BRUNET 1998 = Y. MIGOUBERT & Ph. BRUNET (edd.), *Homère/Léopardi, La Batrachomyomachie*, Paris, 1998.
- SICHERL 1978 = M. SICHERL, *Johannes Cuno, ein Wegbereiter des Griechischen in Deutschland. Eine biographisch-kodikologische Studie*, Heidelberg, 1978.
- SICHERL 1979 = M. SICHERL, *Die griechischen Handschriften des Beatus Rhenanus*, in *Annuaire / Amis de la Bibliothèque humaniste de Sélestat*, 29, 1979.

JANUS CORNARIUS ET MARSILE FICIN

Traducteurs et commentateurs des *Banquets* de Platon et de Xénophon :
le rire dans les banquets

Thierry Grandjean

En 1468, Marsile Ficin (1433–1499) a achevé sa traduction latine du *Banquet* de Platon¹, puis, l'année suivante, en juillet 1469, son *Commentaire sur le Banquet de Platon* ou *Livre de l'Amour*, dédié à Jean Cavalcanti². Toutefois, la traduction et le commentaire ficiniens ne furent imprimés qu'en 1484, dans l'*editio princeps* des *Platonis Opera* à Florence, dédiée à Laurent de Médicis³. Les imprimeurs de Bâle ont largement contribué à la diffusion de ces deux textes, édités à la fois dans les œuvres complètes de Platon traduites par Ficin, de 1532 à 1561, avec une traduction corrigée par Simon Grynaeus⁴, et dans les *Opera omnia* de Ficin, en 1561 et 1576. À son tour, Janus Cornarius (1500–1558)⁵, humaniste et médecin de Zwickau (en Saxe), connu pour ses éditions et ses traductions latines de nombreux médecins grecs⁶, publié et actif dans plusieurs villes du Rhin supérieur⁷, rédige une traduction

- 1 MARCEL 1958, p. 381 ; HANKINS 1991, p. 301 ; LAURENS 2002, p. XXV. La traduction latine du *Banquet* est le vingt-cinquième ouvrage de Platon traduit par Ficin : cf. Ficin 1590, *Catalogus dialogorum Platonis*.
- 2 MARCEL 1956, p. 45 ; MARCEL 1958, p. 354 ; LAURENS 2002, p. 250–251 : explicit du *Commentarium* : « Florence, juillet 1469 ».
- 3 MARCEL 1956, p. 114 ; LAURENS 2002, p. XCV. Cette *editio princeps* des *Platonis Opera* à Florence sera suivie de nombreuses autres : à Venise en 1491, 1517, 1518, puis en 1522 et 1533 à Paris.
- 4 MARCEL 1958, p. 748. On compte cinq éditions bâloises des *Platonis Opera* (1532, 1539, 1546, 1551, 1561). Simon Grynaeus collationna les manuscrits et publia en 1532 chez Froben une version corrigée de cette traduction de Ficin, rééditée jusqu'en 1551.
- 5 Son nom vernaculaire varie : d'après HIRSCH 1876, p. 481, il s'appelait Johann Haynpol, Hagenbut ou Hanbut.
- 6 MAGDELAINE 2000, p. 135–136, précise qu'il a édité l'ensemble du *Corpus* hippocratique (1538), puis traduit l'intégralité de ce même *Corpus* en latin (1546) ; MONDRAIN 1997, p. 412, ajoute qu'il a également traduit l'œuvre immense de Galien (1542) et que « d'autres médecins ont retenu son attention : Dioscoride, Aétius, Paul d'Égine » ; il a aussi édité en 1536 le *De medicamentis* de Marcellus, « sa seule édition du latin ».
- 7 MONFORT 1998, p. 87–88 : la première publication de Cornarius est sa préface aux *Aphorismes* d'Hippocrate éditée en 1527 ou 1528 chez Jean Secerius à Haguenau ; MAGDELAINE 2000, p. 135–136, a montré les relations de Beatus Rhenanus avec Cornarius, qui lui a envoyé à Sélestat deux de ses ouvrages médicaux dédiés ; Cornarius a publié de nombreux traités médicaux chez Froben à Bâle : le *Pronostic* d'Hippocrate (1528), un compendium médical intitulé *Universae rei Medicae Ἐπιγραφή* (1529), et surtout la grande édition du texte grec du *Corpus hippocratique* (1538).

latine du *Banquet* platonicien, en s'appuyant sur celle de Ficin⁸. Mieux même, Cornarius est un des premiers humanistes à traduire en latin le *Banquet* de Xénophon⁹. Comme Ficin, Cornarius compose également un traité pour commenter le *Banquet*, qu'il publie à Bâle en 1548 en même temps que ses traductions latines de Platon et de Xénophon. Le titre de l'ouvrage énonce clairement la visée argumentative de son commentaire :

*Traité sur les Banquets des anciens Grecs, et sur les coutumes, les mœurs et les discours des Germains de notre époque, également sur l'importance de l'Amour, et sur les différences entre Platon et Xénophon*¹⁰.

Que l'humaniste choisisse, pour commenter les *Symposia*, de recréer le cadre du banquet en le transposant à son époque, comme Ficin à Careggi pour commémorer l'anniversaire de la naissance de Platon le 7 novembre 1468¹¹, ou qu'il préfère comparer les anciens banquets avec ceux de son temps et de son pays, comme Cornarius, la volonté d'expliquer et d'illustrer les banquets philosophiques est tout à fait manifeste. Or les *Symposia* de Platon et de Xénophon contiennent de nombreux passages et situations comiques, allant du calembour et de la bouffonnerie à la parodie la plus subtile. On peut donc se demander quels peuvent être l'apport des traductions et des commentaires de Ficin et de Cornarius à la recherche sur les *Banquets* philosophiques et leurs spécificités comiques. Notre étude montre que les œuvres des deux humanistes peuvent renouveler la recherche sur les *Symposia* dans quatre domaines : en philologie, en sociologie, en philosophie et en médecine.

8 Cornarius 1548, p. 6.

9 Cornarius 1548, p. 6 : *aptius fore iudicavi, quam si utriusque Symposium ad nos transferrem. Inuitabat ad hoc etiam id quod Xenophontis Symposium latini homines hactenus non legissent.* Le texte grec avait été édité plusieurs fois séparément, dès 1531 par V. Opsopoeus à Haguenau, où Cornarius avait édité sa préface aux *Aphorismes* d'Hippocrate. En fait, la première traduction latine du *Banquet* de Xénophon est celle de Johannes Ribittus, publiée dans *Xenophontis philosophi et historici clarissimi Opera*, Basileae, 1545, tome II, p. 364–399 (rééd. en 1551, tome II, p. 387–422). L'éditeur bâlois Michel Isingrinus précise dans le sommaire de l'ouvrage (*operum Xenophontis elenchus*) que le *Banquet* a été traduit « pour la première fois [*nunc primum*] » par J. Ribittus. Pourtant, MARSH 1992, p. 189–191, considère que Cornarius est le premier à traduire le *Banquet* de Xénophon en latin.

10 Cornarius 1548 : *Iani Cornarii medici physici Zvicaviensis De Conviviorum veterum Graecorum, & hoc tempore Germanorum ritibus, moribus ac sermonibus: item de Amoris praestantia, & de Platonis ac Xenophontis dissensione Libellus. Item Platonis philosophi Atheniensis Symposium, eodem Iano Cornario interprete. Et Xenophontis philosophi Atheniensis Symposium, ab eodem latine conscriptum.*

11 MARCEL 1956, p. 47. Les Médicis possédaient une villa à Careggi, dans la campagne au nord de Florence : c'est dans ce havre de paix que, dès l'été 1463, à l'instigation de Cosme de Médicis, Ficin élabore plusieurs traductions d'auteurs grecs, notamment les dialogues de Platon, cf. MARCEL 1958, p. 250–263.

LA RÉFLEXION PHILOLOGIQUE SUR LE RIRE DANS LES BANQUETS

Quand on examine le vocabulaire du rire dans les deux traductions latines des *Banquets*, on constate que Marsile Ficin et Cornarius ont exploité surtout cinq familles de mots : celles de *ridere*, de *iocari*, de *ludere*, d'*ironicus* et de *cauillari*. Or la notion de *cauillatio* revêt une importance toute particulière, car c'est un terme technique utilisé dans les traités de rhétorique, notamment par Cicéron dans le *de Oratore* et par Quintilien dans l'*Institution oratoire*¹², deux auteurs bien connus de Ficin¹³ : selon la définition qu'en donne l'Arpinate, la *cauillatio*, c'est-à-dire « la raillerie », est une sorte de « plaisanteries » (*genus facietiarum*), qui « est répandue également sur tout l'ensemble du discours » (*aequabiliter in omni sermone fustum*)¹⁴ ; elle s'oppose à un deuxième genre de plaisanteries, la *dicacitas*, à savoir les « bons mots », qui « consistent en traits vifs et courts » (*peracutum et breue*)¹⁵. Dans son traité, Janus Cornarius emploie *cauillari* pour traduire le terme platonicien d'*eironeia* désignant l'« ironie » socratique. En effet, dans le *Banquet* de Platon, lorsqu'Alcibiade présente Socrate en le comparant aux Silènes exposés dans les ateliers de sculpture, il oppose le sérieux de Socrate à son extérieur apparemment laid et comique¹⁶ : d'après ses propres termes, Socrate « passe sa vie entière à faire ainsi, dans ses relations avec autrui, le naïf et le plaisantin » (εἰρωνευόμενος δὲ καὶ παίζων πάντα τὸν βίον πρὸς τοὺς ἀνθρώπους διατελεῖ)¹⁷. Cornarius traduit ce passage ainsi : *cauillans autem et ludens omnem uitam cum hominibus transigit*.¹⁸ Quant à Marsile Ficin, il traduit ce même passage avec des synonymes : *fingit tamen ironicus aliter ac iocari palam de his rebus nunquam cessat*.¹⁹ Le philosophe florentin choisit de conserver la notion d'ironie (*ironicus*) car c'est un terme technique de la philosophie, qui décrit parfaitement la méthode socratique, un des éléments de la maïeutique. Or la traduction de Cornarius par *cauillatio* éclaire remarquablement à la fois le concept d'*ironie* et la notion rhétorique de *cauillatio* : lorsque, chez Platon, Alcibiade raille Socrate en disant qu'« il passe sa vie entière à faire le naïf et l'enfant », il veut stigmatiser la disposition permanente de Socrate à pratiquer la dissimulation, c'est-à-dire la feinte²⁰ ; la *cauillatio* désigne donc le ton plaisant de Socrate qui nourrit tout le dialogue ironique du philosophe : c'est bien la *cauillatio* telle que l'entend Cicéron, par opposition à la *dicacitas* ; mais en même temps, le terme de *cauillatio* explicite la notion d'« ironie socratique », interprétée comme une dissimulation de sagesse faite sur un ton plaisant. Cette dissimu-

12 COUSIN 1967, p. 324–344, a montré que la source majeure de Quintilien est Cicéron : selon lui, p. 343, « rien n'atteste une source grecque directe [...] ; tout révèle une influence cicéronienne profonde, principale, presque exclusive ».

13 GALAND-HALLYN 1989, p. 152 et 163.

14 Cic., *de orat.*, II, LIV, 218.

15 Cic., *de orat.*, II, LIV, 218.

16 Cf. Rabelais, *Gargantua*, « prologue de l'auteur », éd. de M. HUCHON, p. 5–6.

17 Plat., *symp.*, 216 e (traduction de L. ROBIN).

18 Cornarius 1548, p. 133.

19 Ficin 1590, p. 333 F 10–11.

20 ROBIN 1950, p. 1323, n. 235, explique l'ironie dans ce passage comme la feinte : « feindre qu'on ne sait pas quand on sait, qu'on aime d'amour quand on aime spirituellement ».